

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Georges FROMENT au Haut-Sénégal (actuel Mali)

Georges Froment est né le 8 décembre 1882 dans le 14^e arrondissement de Paris. Sa mère, Louise, âgée de 22 ans, originaire de la région parisienne, était femme de chambre et avait déjà un autre enfant né deux ans auparavant. Abandonnée depuis le début de sa grossesse, elle essaie d'élever seule ses deux enfants, mais tombe malade et décide, le 14 août 1883, d'abandonner le plus jeune, Georges.

Il est placé le 15 août dans l'agence de Château-Chinon, à Veaux, commune de Montigny, chez M. Pacotte (ses « parents ») qu'il passera voir de temps en temps tout au long de sa vie. Bon élève, il obtient son certificat d'études en 1895 et est intégré à l'Ecole d'horticulture Le Nôtre le 28 septembre 1896. A sa sortie début 1900 il est placé dans la Nièvre, puis à Louviers, dans l'Eure (15 avril 1900), à Tergnier (août 1900) et à Sucy. Il entame alors un parcours assez chaotique : placé en région parisienne (Neuilly-Plaisance) où il ne donne pas satisfaction (il aurait agressé la bonne), on envisage de le renvoyer dans la Nièvre par mesure disciplinaire, mais il est finalement placé (sous la surveillance rapprochée de l'ancien directeur de l'Ecole Le Nôtre) à Bois-Colombes en 1902, où son mauvais comportement finit par provoquer un nouveau déplacement.

Il est alors envoyé au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne fin 1903, où il ne reste pas très longtemps puisqu'il est nommé, début 1904, agent de culture à Kayes, au Sénégal (Soudan français). Le 15 mai 1906, il écrit dans le Bulletin des anciens élèves : *« Je viens vous remercier d'avoir mis autant d'empressement à m'envoyer le Bulletin des Anciens Elèves ; c'est toujours avec un nouveau plaisir que je parcours les feuillets déjà lus plusieurs fois ; tout cela rappelle un bon vieux temps que l'on est heureux de revivre pendant quelques instants.*

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que j'ai été classé dans le cadre des agents de culture du Haut-Sénégal et du Niger avec le titre pompeux d'agent principal de culture de 1^{ère} classe, à 4000 fr de solde coloniale, c'est-à-dire avec 1000 fr d'augmentation. C'est ce qui me fait d'ailleurs le plus plaisir, car à Kayes la vie est très chère et ma solde antérieure ne me permettait pas de faire de grosses économies, j'entends par grosses économies celles qu'il est bon d'avoir pour passer un congé agréable en France. Je compte revenir vers février 1907, car je commence à être un peu fatigué et anémié.

Ici, contrairement à toutes les autres années, nous avons eu 2 ou 3 tornades avec une assez grande quantité de pluie dans les premiers jours de mai. Le fleuve Sénégal commence à monter et, si cela continue, il aurait un mois d'avance sur les autres années et nous aurions peut-être l'avantage d'avoir des produits frais un peu plus tôt. Il y a un mois que nous sommes privés de pommes de terre et dans un pays comme celui-ci, où la viande est de bien médiocre qualité, c'est une des bases principales de l'alimentation. »

La lettre suivante est du 15 novembre 1906 : *« Si je n'ai pas donné de nouvelles, c'est que l'épidémie de fièvre jaune et l'inondation m'ont bouleversé au point de perdre la mémoire.*

Au sujet de l'inondation, voici quelques détails :

Le 21 août au matin en faisant ma tournée quotidienne dans le Jardin public, il m'avait tout d'abord semblé que le niveau d'eau du marigot qui traverse ce jardin par le milieu avait augmenté pendant la nuit. Comme ce marigot était situé à 150 m environ de mon logement et que l'on parlait d'inondation possible depuis quelques jours, je repérai avec un petit morceau de bois à 6h du matin. A 7h il me sembla que le niveau avait baissé de quelques centimètres.

J'allai déjeuner et montai à cheval pour me rendre au Gouvernement et dans les autres jardins où j'avais à travailler. A 9h je rencontrai le Commissaire de police qui me dit que je ferais peut-être bien de déménager, que le fleuve montait encore et commençait à déverser dans Kayes par un petit marigot situé à 2 km en aval de la ville.

Je lui proposai d'aller à cheval sur les lieux, afin de me rendre compte exactement des choses ; mais alors ce que je vis me fit rentrer immédiatement chez moi. Le fleuve déversait sur 0 km 500 environ et l'eau arrivait au pied de ma maison un quart d'heure après ; j'avais à peine fait enlever le principal de mes affaires que la construction s'affaissait ensevelissant le reste.

L'eau continua à monter gagnant la ville européenne et la place du marché ; entre 11h et midi le fleuve se mit également à déborder de tous côtés et il ne resta bientôt plus rien du quartier de la ville indigène : tout ce qui n'était pas construit solidement en pierre et chaux dégringolait dans la nuit.

Le lendemain matin il y avait 3,50 m d'eau sur la place du marché : à la hauteur du 1er étage. La ligne de chemin de fer était envahie sur une longueur de 400m.

Tout le monde s'était réfugié dans les logements du Gouverneur et du Génie sur la hauteur.

La communication avec Kayes-ville dans l'eau se faisait avec des pirogues et des chalands fonctionnant sans interruption pour le ravitaillement des Européens et des Indigènes.

Il n'y eut aucune perte d'Européens à déplorer ; mais une trentaine d'indigènes infirmes furent entraînés dans le courant et on ne retrouva leurs cadavres que quelques jours après lorsque le niveau baissa.

L'étiage du fleuve était de 10,90m le 21 août à 6h du matin ; le 21 août il monta jusqu'à 12,50 m, cinq jours après il était redescendu à 1,20m environ et s'arrêta faute d'écoulement. Il fallut faire d'énormes tranchées et l'eau disparut très lentement. Ce fut une infection. Immondices, animaux morts, cadavres d'indigènes se mirent en putréfaction ; une nuée de moustiques s'abattit sur la ville et pendant 2 mois partout ce ne fut que désinfection, chaulage, pétrolage, feu de goudron.

Bientôt le bruit de fièvre jaune se précisa ; des cas officiels furent déclarés à Ségou suivis de mort immédiate ; la ville fut mise en quarantaine, puis après ce fut Koulitari, Baureto, Kati, Khita où de nouveaux cas mortels furent signalés.

Maintenant tout est rentré dans l'ordre et la quarantaine de Kayes ou du Sénégal est levée. L'année 1906 comptera dans les mauvaises.

Après l'inondation, la fièvre jaune, la révolte des Maures. Massacre d'un petit poste à 15 jours de marche de Kayes : 4 ou 5 européens tués et une trentaine de tirailleurs indigènes.

Mon service n'a pas changé. Je me suis seulement occupé en supplément d'essais de coton ; les résultats semblent meilleurs que ceux des années précédentes. »

Le bulletin 1908 nous donne des nouvelles indirectes : on apprend qu'il est passé par Dakar, où il s'est arrêté quinze jours, en novembre 1907 en rentrant de France au Soudan. Il a bien passé la mauvaise saison des pluies.

C'est confirmé par une lettre de l'intéressé du 3 décembre 1907, envoyée depuis Kayes : « Me voici de nouveau installé ici, où j'ai repris mon ancien service.

Mon voyage s'est effectué dans d'excellentes conditions et assez rapidement, ayant été retenu une quinzaine de jours à Dakar par le Gouverneur pour choisir et emporter un lot de plantes d'ornement destinées aux Jardins du Gouvernement du Haut-Sénégal et du Niger ; j'ai eu le plaisir de pouvoir passer quelques jours avec les camarades Viard, Dellabonin et Blondel.¹

¹ Voir les fiches correspondantes sur ce site

Je crois que je me suis enfui au bon moment, il doit commencer à faire sérieusement froid dans ce beau pays de France ; ici, nous sommes également à la saison froide : 32° au-dessus à l'ombre environ dans le milieu de la journée ; la nuit, la température descend à 22° ou 25° : c'est ce qu'on appelle la bonne saison. Les nuits sont fraîches et agréables, mais assez dangereuses, vu l'abaissement de la température et les refroidissements qui s'en suivent, occasionnant la dysenterie et les accès bilieux dont on ne guérit pas toujours. »

Il devient directeur du Jardin d'essai de Koulouba au Haut-Sénégal (Niger), au plus tard en 1909, puisque c'est de là qu'il écrit à M. Guillaume.

Dans une lettre du 10 juin 1909, il rend hommage aux efforts déployés par son ancien directeur pour développer l'association des anciens élèves, avant d'ajouter : *« Je suis toujours bien en pays de sauvages, mais malgré cela j'ai peu de choses comme nouvelles intéressantes à vous raconter. La monotonie courante n'est guère troublée que par les tornades qui deviennent de plus en plus fréquentes. Nous serons bientôt en pleine saison pluvieuse. L'hivernage a un mois et demi d'avance sur les saisons précédentes. J'ai interrogé quelques vieux indigènes sur cette anomalie, ils prétendent qu'il y a environ 7 ans que le Niger n'a pas eu de grosses crues et que les grands lacs de la boucle sont complètement desséchés, que les zones d'inondations doivent de nouveau se remplir cette année comme cela se produit tous les 6-8 ans. Seulement ils ajoutent que ces années de fortes pluies sont souvent suivies d'épidémie de fièvre jaune et autres. Je serais curieux de voir le bien-fondé de cette prophétie.*

Je compte rentrer en France en mars prochain. Cela me fera une trentaine de mois de séjour, ce que je crois suffisant, d'autant plus que j'ai toujours l'intention de me marier pendant mon congé et de faire des pieds et des mains pour tâcher de trouver une situation administrative acceptable en France. »

Il reprend ce thème dans une lettre du 1^{er} juillet 1909 : *« Je vous avais parlé de mes intentions de rester en France pour les raisons suivantes : mon mariage étant à peu près décidé et arrêté avec une jeune fille sérieuse, intelligente, travailleuse et modeste dont je connais la famille depuis très longtemps étant celle de mes instituteurs ; la famille habite Paris depuis plus de vingt ans (...), seulement comme ces braves gens n'ont comme enfant que cette jeune fille, je crains qu'ils ne me la laissent pas facilement emmener aux colonies, ce qui est assez compréhensible. Mais j'ai du temps devant moi, je ne rentrerai probablement pas avant mars prochain, à ce moment j'aurai droit à un congé de huit mois, que je pourrai même faire prolonger si besoin est, ayant quelques amis au ministère. J'essaierai de faire ce que d'autres ni plus ni moins intelligent que moi ont fait c'est-à-dire me débrouiller pour tâcher de trouver un peu mieux qu'une place de garçon jardinier dans l'administration, ce qui n'est pas une situation bien enviable pour un jeune homme de 28 ans ; si je ne trouve rien ! j'aurai comme dernière ressource de reprendre ma place aux colonies seul si je ne peux pas emmener ma future femme, ce qui manquerait un peu de gaieté, mais il faut plier sous les exigences de la vie ; je recommencerai un essai au congé suivant, et ainsi de suite. »*

Dans une lettre du 2 juillet 1912, publiée par le Bulletin, il annonce qu'il a reporté son congé de 1912 à 1913 pour pouvoir se marier et emmener sa femme aux colonies. Il signale également qu'il est nommé au grade de chevalier du mérite agricole.

Enfin il propose à ses camarades d'entrer dans l'administration coloniale : *« début 3000 f de solde fixe, 1320 de supplément de solde annuelle. »* D'après le même Bulletin, son offre ne suscitera aucune vocation.

Le Bulletin 1913 confirmera son mariage (le 19 juin 1913) et son retour au Niger avec sa femme.

Nous le retrouvons en 1919 chef de station à El Oualadji au Haut Sénégal (Niger). Le 7 avril, il écrit : « *La station agricole d'El Oualadji en voie de création se trouve située sur la rive gauche du Niger à 80 kilomètres de Tombouctou : essai de cultures irriguées, blé, orge, coton. Les blés poussent fort bien dans ces régions : semés en décembre, on les récolte en mars, avec des rendements de 4 tonnes à l'hectare.*

Cette année le pays a produit près de 100 tonnes de ce blé que l'on devait acheter aux indigènes pour le ravitaillement de la Métropole ; mais il n'en est plus question.

On avait poussé les indigènes à étendre la culture du ricin et on acheta la récolte à des prix insignifiants.

La vie augmente sérieusement ici ; les soldes ne prennent pas le même chemin, malheureusement pour nous. »

Le 22 août de la même année, il propose que l'association organise une collecte pour les familles des anciens élèves tués au combat, avant d'annoncer sa « *nomination d'Inspecteur d'Agriculture de 3^e classe : cela me fait 1000 francs de plus et me change de catégorie en voyages et en déplacements.* »

En fin d'année 1919, revenu pour quelques mois en France, à Nuars (Nièvre), il annonce qu'il a reçu la Médaille Coloniale. Début 1922, le Journal officiel annonce son affectation, comme inspecteur de 1^{ère} classe, à Barouéli, cercle de Ségou, au terme d'un congé de huit mois.

Le 2 août 1925 il est promu officier du Mérite agricole.

Le 20 août 1927, les *Annales coloniales* le présentent comme « directeur d'agriculture, en service à Barouéli » et signalent qu'il est nommé régisseur de la caisse des menues dépenses de la ferme-école de Barouéli.

Le 1^{er} juillet 1930, il passe ingénieur de 1^{ère} classe.

On sait qu'il a fini sa vie là où il a été élevé et d'où sa femme est originaire : il décède le 1^{er} décembre 1951 à Nuars (Nièvre).